



Sur l'exposition ***D'un monde à l'autre***
à la galerie d'art de Créteil (GAC)

Souvent interrogé sur la question des frontières entre la peinture la sculpture ou l'installation Philippe Marcus nous dit que son regard est celui d'un peintre : il n'est ni figé ni arrêté. Il existe par lui-même en demeurant dans une sorte de mobilité par rapport au monde et pour son rendu lisible. Dans ses derniers travaux, Philippe Marcus installe l'œuvre dans cette durée singulière où le sujet du tableau traverse le champ de la matière et se prolonge en se confondant avec l'objet. En instaurant des attaches entre science-fiction et images de mythologies, il emprunte des leurres de l'imaginaire et instaure un univers de sens. Celui-ci comme un fil passant en certains endroits, en dessous et dessus de l'image. Surface et Volume sont mis en mouvement et produisent de l'un à l'autre, ce lien de sens qui donne le pouvoir d'évocation et cette sensualité qu'on attribue aux corps. C'est en cherchant surtout à définir les concepts d'espaces, c'est-à-dire non ce qu'ils sont en réalité, mais ce que nous avons dans l'esprit lorsque nous en parlons que l'artiste conteste les méthodes de présentation et nous invite à questionner l'appropriation de l'œuvre. La fresque murale devient ainsi réponse et parenthèse, transformation et interaction. La science, la mythologie, ou le surnaturel deviennent à leurs manières de nouveaux objets qui interrogent notre rapport au support matériel qui se présente à nous. L'abstraction reste une peinture avec objet nous dit Philippe Marcus il ajoute en forme de constat ou de défi « J'ai arrêté la peinture car je fais davantage de murs, parce que je dois faire basculer mon travail dans un «sans titre » comme en équilibre sur un fil d'ailleurs je travaille aussi les fils actuellement » Philippe Marcus s'intéresse à la ligne peinte, mais pas au fétiche car la chose ne reste pas. C'est aussi une peinture qui disparaît car il arrive qu'elle soit recouverte sur ses murs, presque pour signifier la volonté de rester au plus proche de ce qui fait la durée de l'humain. C'est ma manière dit il en citation de « tuer la peinture et donc passer au final plus de temps à la faire renaître » Philippe Marcus dit pratiquer aussi pour la valeur de la pratique, mais sans jamais jouer le jeu complètement. Il est parfois à la frontière du non choix dans ce « sans titre » qui se comprend plus comme une négation sorte de « non-dit-intitulé » et pas seulement comme une absence de nomination. Cette expérience de pratique c'est en définitive une performance pour faire de la peinture son auteur semble nous faire aller plus loin et nous faire accéder à une réalité non temporelle et non spatiale. Mais là encore, d'une manière ambiguë ; il n'y a pas d'interdit qui empêche de dire la peinture, c'est de la structure même de cette peinture de se lire entre les lignes. C'est le sens qu'il faut reconnaître à ce qui est le lieu singulier de l'artiste. Sans doute est-ce cela qui rend lisible ce que Philippe Marcus a savamment soustrait, jusqu'à préserver son œuvre dans cette petite différence , c'est à dire différence absolue, car il suffit de quelque chose comme un objet, une image, une toile libre, un châssis ou un simple fil pour faire ressurgir le sens primitif d'un de ses tours. Ce n'est pas l'effet de l'interdit qui fait qu'on ne sait pas dans quel espace le contenir, mais c'est que nous continuons à le suivre et que nous restons suspendus . Philippe Marcus en fait une sorte de grand jeu de renvois qui n'est autre que le trait continu d'un processus vivant habité, parce qu'il fait apparaître ce qui est comme une certitude partagée rendue pleine et authentique.